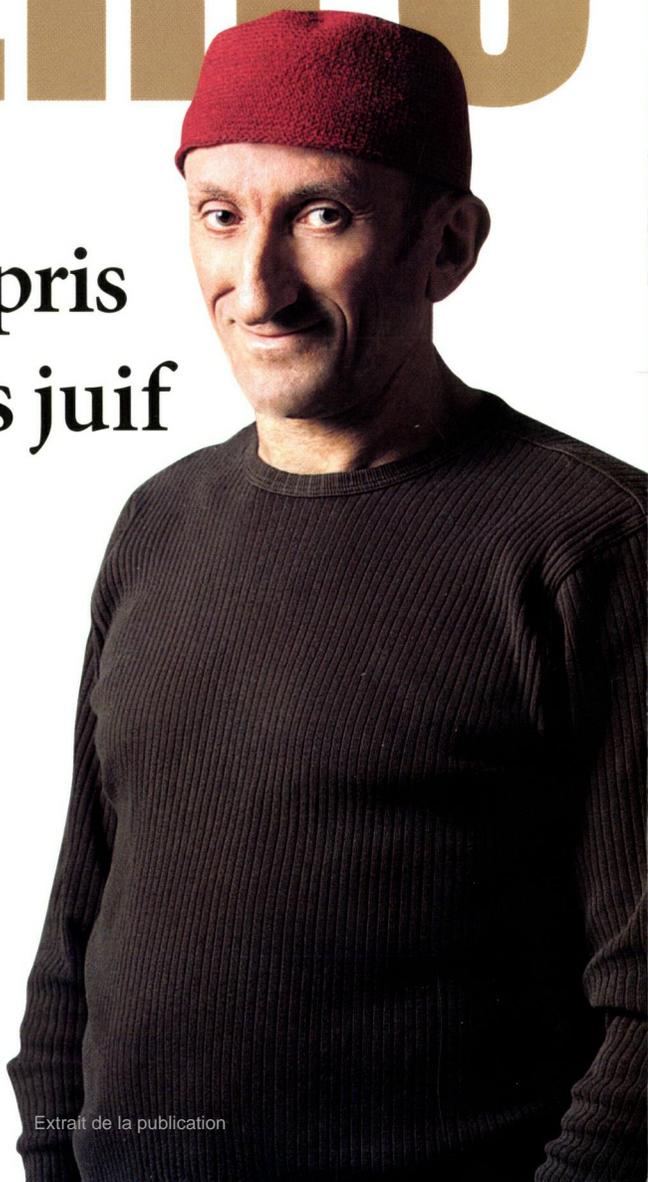


jean-françois

DEREG

Le jour
où j'ai appris
que j'étais juif

récit



DENOËL

Extrait de la publication

Le jour où j'ai appris que j'étais juif

DU MÊME AUTEUR

De la survie en milieu hostile, Lattès, 2001
J'ai bien connu le Général, Robert Laffont, 2003

Jean-François Derec

Le jour où j'ai appris
que j'étais juif

récit

DENOËL

*À Louis-Ferdinand Céline,
mon illustre prédécesseur dans cette maison*

« Avec le judaïsme, j'avais reçu le plus beau cadeau dont puisse rêver un enfant de l'après-génocide. J'héritais d'une souffrance que je ne subissais pas ; du persécuté je gardais le personnage mais je n'endurais plus l'oppression. Je pouvais jouir en toute quiétude d'un destin exceptionnel. Sans m'exposer à un danger réel, j'avais la stature d'un héros : il me suffisait d'être Juif pour échapper à l'anonymat d'une existence interchangeable et à la platitude d'une vie sans événement. Je n'étais pas immunisé contre la déprime, bien sûr, mais j'avais sur les autres enfants de ma génération une supériorité considérable : le pouvoir de dramatiser ma biographie. »

Alain Finkielkraut,
Le Juif imaginaire

Un début prometteur

Je crois bien qu'elle s'appelait Christine. Elle habitait 10, boulevard Gambetta à Grenoble (Isère). On ne disait pas encore 38 000, en ces temps-là. Quand on envoyait une lettre dans la même ville, on mettait EV sur l'enveloppe, ça voulait dire « en ville ». L'essence était à 1 franc et on pouvait se garer devant chez soi. C'était le bon temps du yé-yé. C'est ce qu'on dira plus tard, mais à l'époque, on ne pouvait pas le savoir puisqu'on ignorait ce qui allait suivre. C'était aussi le bon temps du Général, de la télé en noir et blanc, de l'Eurovision, de la caméra invisible, de Sheila et Ringo le samedi, de Ringo et Sheila le samedi d'après, de Sheila toute seule le suivant, et c'était reparti pour un tour avec un petit coup de Joe Dassin au milieu.

Sur les murs, de part et d'autre des vitrines des commerçants, il y avait souvent deux vitrines plus petites avec deux paires de chaussures, une chemise ou un sac à l'intérieur. On pouvait casser ça comme on voulait mais ce n'était pas encore la mode. C'était plutôt la mode de

la guerre d'Algérie, des taudis dans le centre-ville, remplis d'Arabes. J'étais petit, moi, je savais que c'était grave, la guerre d'Algérie, sans comprendre pourquoi. Juste parce qu'à la maison on ne parlait que de ça.

Un jour le petit ami de ma sœur n'était pas rentré d'une manif. Émoi dans la maisonnée. Le voilà qui reparaît un jour plus tard. Il avait été attrapé par les flics. Avait-il été torturé? Oui, on lui avait donné des coups sur « les parties ». Je savais ce qu'étaient ces fameuses parties mais ce n'est que bien plus tard que je les connaîtrais sous leur vrai nom de couilles. J'aimais bien ce petit ami. Il était communiste comme ma sœur (on ne sortait qu'entre membres de la même ethnie, dans cette peuplade) et jouait avec moi au Meccano. J'aimais bien les communistes car ils jouaient avec moi au Meccano.

Donc Christine.

Son nom de famille, je ne m'en souviens plus, d'ailleurs qui ça intéresse? Mais l'adresse oui, puisque c'était la mienne. Enfin l'entrée d'à côté, pour être précis. Parce que le 10, boulevard Gambetta était un complexe d'habitations ultramoderne. Huit étages! Quatre entrées! Un double ascenseur par cage d'escalier! La fierté de la ville! Comme les HLM : ça faisait moderne, clair, spacieux, avec des salles de bains dans tous les appartements; quasi américain; en ces temps-là, on vénérât tout ce qui faisait américain. Mon père m'emmenait les regarder le

dimanche dans son ID 19 (boîte manuelle, moins chère que la DS), depuis la montée de Saint-Nizier. Pour ceux qui ne connaissent pas la région, voyez un plan. Je ne vais pas m'embêter la tête à faire une description de paysage poussiéreuse façon Lagarde et Michard, qui ne m'ont donné qu'une envie : celle de ne pas lire les auteurs qui étaient enfermés dedans. « Le souffle du vent d'est irisait de fines vaguelettes les champs de jonquilles qui s'étendaient le long de la route sinueuse. » Qu'est-ce qu'on en a à foutre ! On le sait que, quand il y a du vent, les fleurs, ça bouge ! Et qu'une route, ça sinue, on n'est pas débiles !

Ses parents tenaient un bistrot dans la rue d'à côté. Le nom de la rue, je m'en souviens aussi, c'était rue Jay, la rue de mon école primaire, mais tout le monde s'en bat l'œil aussi, de la rue de mon école primaire. La nostalgie des autres, on s'en tamponne, pas vrai ? Sauf ceux qui y habitent : « Tu as vu, on est dans le bouquin ! Peut-être que ça fera grimper l'immobilier dans la rue ! »

Donc Christine.

C'était ma petite amie. Comme on pouvait l'être à dix ans. Les copains avaient décrété qu'on était petits amis parce qu'on était tout le temps fourrés ensemble. Mais ça m'embêtait. Je n'étais pas encore à l'âge où on en est fier. C'était l'âge intermédiaire entre celui où on a honte de fréquenter des filles et celui où on a honte de ne pas en

fréquenter. Résultat : on a honte d'être fier. Ou fier d'avoir honte. Enfin, bref, on est dans la merde.

On était dans sa chambre. Seuls dans l'appartement. Les volets étaient baissés, ça devait être l'été puisqu'il faisait une pénombre façon été. On avait chaud.

Elle avait un air effronté et mutin. Je sentais qu'elle avait quelque chose derrière la tête mais quoi? Je n'allais pas tarder à le savoir.

Elle m'a dit :

— Je te montre mes seins si tu me le fais voir.

Sans la vexer, j'aurais préféré voir ceux de sa grande sœur. Surtout, je savais ce qu'elle voulait que je lui montre en échange. Et ça, pas question, c'est un truc qui ne se montrait pas dans la famille. Sauf à ma mère, mais elle c'était médical.

Elle a ricané :

— Je sais pourquoi tu veux pas me le montrer... Parce que tu es juif!

Le ciel m'est tombé sur la tête.

J'ai dû bredouiller un : « Ça va pas la tête, non. » Me sentant déstabilisé, elle en a profité pour m'enfoncer.

— Si, tu es juif! Et communiste aussi! Tu veux pas me le faire voir parce que t'as le zizi coupé en deux!

Je crois que je suis parti en courant.

Je n'ai jamais vu les seins de Christine.

Normes NF

Juif.

Et peut-être communiste aussi. En plus le zizi coupé en deux.

À peine rentré chez moi, terrifié, le cœur boumboumant comme un caisson de basse, je m'enferme dans les waters pour l'examiner, ce bout de moi-même. Pas de traces de cicatrice. Mais peut-être m'avait-on fait ça en cachette? Tout petit? Comment le savoir? Je n'avais aucun zizi de comparaison.

Dans la bibliothèque familiale, il y avait un vieux Larousse médical. À chaque page, d'horribles photos de lépreux, de bossus, de pustuleux et de gangreneux pestilentiels. Fasciné et terrifié, je le feuilletais du bout des doigts, de peur d'être contaminé par les microbes qui devaient cloaquer entre les pages. Je me cachais les yeux de la main, mais en écartant les doigts. Pour voir sans tout à fait voir. C'est-à-dire à l'insu de moi-même. Il n'y avait rien à zizi.

Je connaissais un autre nom, c'était verge. Mais verge, c'était pour les adultes et les docteurs, ça ne me concernait pas. Et je n'aimais pas ce mot-là. Il était vilain. Rien qu'à le prononcer, on se sent déjà malade. Je connaissais surtout quique, quiquette, zizi, robinet, vermicelles. Bite est venu plus tard.

J'essaie quand même, rien à ces mots non plus. Je tente verge. Il y a un article précisant de quoi il s'agit, mais pas de photo. Un renvoi : « Voir syphilis. » J'y vais. C'est une maladie horrible! Avec une seule photo : un chancre purulent. Je me regarde, ouf, ce n'est pas ça, mon zizi a l'air indemne de chancre. Mais peut-être y a-t-il une pustule, pour l'instant invisible à l'œil nu, en train de grossir silencieusement, ce qui la rend encore plus dangereuse?

Cette nuit, je fis des rêves de zizis coupés en deux dans le sens de la longueur, comme des sandwiches dans lesquels on glisse des tranches de jambon.

La seule experte en zizis était ma mère, mais je ne me voyais pas aller lui demander si j'avais le zizi coupé en deux.

Je suis resté très longtemps avec cette incertitude planant dans ma tête. Peut-être jusqu'à ma première expérience sexuelle. La fille n'ayant fait aucun commentaire à ce sujet, j'en déduisis qu'il était conforme à la norme NF. Ou! Quel poids en moins! Tout le reste, maladresse, inexpérience, était tellement secondaire!

C'est ainsi que, par la suite, je soignais les divers cancers qui m'assaillaient périodiquement après la vision d'émissions médicales : par l'inertie la plus totale. Si deux ans plus tard je n'étais pas mort, c'est que mon cancer était guéri. C'est une méthode qu'on peut discuter médicalement mais au moins elle ne creuse pas le trou de la sécu.

Mais cette histoire de zizi me paraissait secondaire par rapport à ce qualificatif infamant que Christine m'avait collé sur la peau.

Juif.

Si elle le savait, c'est que tout le quartier était au courant. Tout le monde, la boulangère, l'épicicière, les voisins, les copains, leurs parents, toute la classe, les profs, même le lycée entier. Voire la ville?

Tout le monde sauf moi.

Comment avait-elle pu apprendre ça? Et d'abord, c'était quoi, être juif? Je ne savais pas vraiment, mais quelque chose me disait que ce n'était pas une bonne nouvelle.

Je voyais bien que je n'étais pas comme les autres. Je ne savais pas pourquoi, mais je l'acceptais. Ça faisait partie de moi. L'affaire du zizi venait d'ailleurs me conforter dans cette certitude : Étant anormal à la base, il était normal que toutes les anomalies de l'univers me dégringolent dessus. C'était même bon signe, ça prouvait la

véracité de mon postulat de départ. C'est le contraire qui aurait été anormal.

Ce n'est que plus tard (beaucoup plus tard puisque c'était l'année dernière) que j'ai compris.

À la télé, une psy dans « Légendes sur Mike Brant » (qu'on ne dise désormais plus de mal de Mike Brant, dire du mal de Mike Brant, c'est dire du mal de moi) explique que les enfants de ceux qui avaient échappé à la Shoah avaient souvent ce sentiment étrange. Partagés entre l'ivresse d'être unique et le vertige de ne ressembler à personne sur Terre. Cette psy inconnue m'avait percé à jour! Une psy que je ne connaissais même pas! En deux phrases dans une banale émission de variétoche! Moi, l'unique! Je suis saisi d'un frisson et en même temps fort dépité : je n'étais donc pas aussi unique que ça? On était finalement un paquet à être uniques. Et si j'étais normal? Voilà qui serait bien le plus anormal.

Mais à cette époque, je ne savais rien de tout ça. Tout ce que je savais, c'est qu'il fallait jouer serré. Très vite, j'avais senti que, dans mon intérêt, il était vital que je fasse semblant. Fasse semblant de ressembler aux autres. Fasse semblant d'être d'accord. D'aimer les mêmes choses, rire aux mêmes gags. Penser pareil. Même en faire plus. Pour qu'ils ne se doutent de rien. De quoi? Voilà le problème, je ne savais même pas de quoi.

J'avais un secret à cacher, et je ne savais pas lequel.

C'en était d'autant plus inquiétant. Rien à voir avec les beaux secrets bien mystérieux et bien nobles des films avec Jean Marais, où on découvrait à la fin que la belle orpheline n'était autre que la fille du Prince qui, au final, se mariait avec Jeannot. Avec, en prime, un duel haletant sur les murailles du donjon, contre le traître barbichu — toujours barbichus, les traîtres —, qui, à la fin, tombait dans le vide en faisant Aaaah.

Non, mon secret devait être glauque, gluant, poisseux, pas fréquentable. Pas joli joli. Un secret qui sentait l'étranger, le romanichel, celui qui arrive de nulle part, celui sur qui se referment toutes les portes, comme Jean Gabin quand il arrive à Digne en sortant du bain. Un secret tellement secret qu'il n'y avait pas de mot pour le nommer comme, je l'apprendrai plus tard, il n'y avait pas de mot non plus pour nommer le dieu des Juifs. Un secret tellement secret qu'il devait le rester même pour moi.

Jusqu'à ce jour d'été.

Ce secret qui m'avait fait préférer m'enfuir au lieu de toucher le Nirvana des seins de Christine, c'était donc ça : j'étais juif.

Bon. Mais je n'étais pas plus avancé, je ne savais pas ce que c'était. J'avais juste mis un nom sur la glauquitude.

Ce n'était pas la première mauvaise nouvelle de ma vie. Au CP, j'en avais appris une autre : j'étais gaucher.

Le gaucher est un être à part. Il fait tout à l'envers, ne

sait pas comment couper sa viande et efface avec son poignet ce qu'il vient d'écrire sur son cahier.

D'où gros pâtés.

Et ça, l'institut, M. Landru (oui, oui), n'aimait pas. Il y voyait de la mauvaise volonté ou le signe d'un esprit rebelle. Ça ne se soignait que de deux façons. D'abord à coups de baffes dans la gueule pour attendrir le sujet. Et ensuite en lui apprenant à écrire comme il faut : de la main droite.

Maintenant, en plus, j'étais juif. Ça commençait bien. Enfin, l'essentiel, c'est que je ne devienne pas chauve comme mon père, quand je serai grand... Aussi? Je suis repéré, on dirait. Dans le peuple élu, j'avais l'air d'être en tête de liste, non?

Et mes parents? Savaient-ils qu'ils avaient mis au monde un enfant juif? Est-ce que je devais les mettre au courant? Non. Déjà gaucher, pour ma mère, c'était lourd. Alors juif en plus... Comment réagirait-elle, elle qui ne rêvait que d'une seule chose : être comme tout le monde, plus française que les Français? Je viendrais lui avouer une horreur pareille? Je la vois d'ici partir en sanglots, les bras au ciel : « J'ai mis au monde un Juif, qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu! »

Quelle sorte de monstre j'étais? Je décidai de m'abstenir. Mon père? Ce n'était pas au père que l'on demandait ces choses-là. Les maladies, c'était la mère.

Alors à qui d'autre en parler? Mes frères et sœurs? Bien

*Composition CMB Graphic.
Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 22 janvier 2007.
Dépôt légal : janvier 2007.
Numéro d'imprimeur : 67479.*

ISBN 978-2-207-25941-2 / Imprimé en France.

150645

Lorsque à Grenoble, vers dix ans, ma petite copine me dit : « Je te montre mes seins si tu m'avoues que tu es juif », le ciel me tombe sur la tête.

Comment pouvait-elle savoir une chose pareille alors que je l'ignorais moi-même ? Ça voulait dire que tout le quartier était au courant.

Sauf moi.

Juif, je savais ce que ça voulait dire par mon copain de lycée, Gégé, grand spécialiste de la question, puisque fils de garagiste : des gens bizarres, qui parlaient entre eux une langue incompréhensible, avaient des noms imprononçables pour des langues grenobloises. Et surtout obsédés par l'argent. Des gens pas très fréquentables, donc.

Et ces gens, qui venaient d'on ne sait où, j'en étais !

Il fallait donc renouer les fils, savoir d'où l'on vient.

Alliant drôlerie et gravité, *Le jour où j'ai appris que j'étais juif* est un récit alerte et inattendu sur la découverte tardive des origines.

Comédien, humoriste, écrivain, chroniqueur de radio et de télévision, Jean-François Derec signe ici son troisième livre.

DENOËL
www.denoel.fr

B25941.3 01.07
ISBN 978-2-207-25941-2
15 €



Extrait de la publication